

## **Présentation**

### **Genèse de l'œuvre**

Le 8 octobre 1833, George Sand écrit à Sainte-Beuve :

« Mon cerveau est tout entrepris par des nouvelles que je maçonne pour gagner comme dit ma fille, *tout l'argent à Buloz*, et qui ne m'amusement pas du tout. Je vais cependant commencer bientôt un livre, et quand j'en aurai éclairci l'idée, je vous demanderai ce qu'il faut en faire. » (*Corr.*, II, 430)

Il est possible que *le Secrétaire intime* soit le livre dont elle parle ici, car elle demande les conseils de Sainte-Beuve à ce sujet dans une lettre du 13 novembre de la même année. Mais au mois de novembre le roman n'est plus à l'état d' « idée ». Il est également possible que *le Secrétaire*, qu'elle a d'abord envisagé sous forme de nouvelle, selon la lettre du 13 novembre, soit parmi celles qui « ne [l'] amusent pas du tout ». De toute façon, il est probable que Sand travaillait sur ce roman dès le mois d'octobre puisqu'une version du manuscrit est déjà rédigée le 13 novembre.

À cette date, selon Georges Lubin, elle s'adresse ainsi à son ami Sainte-Beuve :

« Maintenant je viens vous demander non plus une marque d'indulgence, mais une preuve d'amitié, c'est de lire le manuscrit de *Le Secrétaire intime*, avant que l'impression en soit commencée. Donnez-moi votre avis, tandis qu'il est encore temps de faire des corrections. » (*Corr.*, II, 433-434)

Après lui avoir dit que c'est « le plus barbouillé des manuscrits » et qu'il peut en refuser la lecture, elle continue :

« Je fais du reste fort peu de cas de ce que je vous envoie. Ce n'est ni un roman ni un conte, c'est je le crains un pastiche d'Hoffmann et de moi. J'ai voulu m'égayer l'esprit, je ne sais si j'égayerai le public. Je crois que l'ouvrage est beaucoup trop étendu pour la valeur du sujet qui est frivole. J'en avais d'abord fait une nouvelle. Le besoin d'argent, et je ne sais quelles dispositions facétieuses de mon esprit m'ont fait barbouiller

plus de papier qu'il n'aurait fallu. » (*Corr.*, II, 434)

Le critique lui donne oralement son opinion du roman, puis, dans une lettre datée du 23 novembre, demande : « Vous n'avez pas été trop rebutée, n'est-ce pas ? de toute ma grossièreté de l'autre jour ? » D'après cette lettre, Georges Lubin estime que Sand envoie à Buloz « le 1<sup>er</sup> chapitre de *Quintilia*<sup>1</sup> » vers le 20 novembre. À cette date Sand n'a donc pas encore choisi définitivement le titre de son roman. On peut supposer qu'il s'appelait à l'origine *Quintilia* et qu'elle a choisi l'autre titre pour éviter un nouveau nom féminin après *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *Lavinia*<sup>2</sup>... En tout cas, elle signe un « traité » avec François Buloz<sup>3</sup> pour *le Secrétaire intime* et *Métella* le 25 novembre 1833.

Le 26 novembre, elle écrit à Sainte-Beuve pour le remercier et lui dire les résultats de ses conseils :

« J'ai retranché toute la partie champêtre et j'ai abordé tout de suite la Cavalcanti, de cette manière le conte se passe tout entier dans ce monde de fantaisie où je l'avais conduit maladroitement. Vous avez raison d'aimer mieux les choses complètement réelles, moi, j'aime mieux les fantastiques, mais je sais que j'ai tort ; aussi n'en ferai-je que peu, de temps en temps et pour m'amuser. J'aurais bien fait, dans mes intérêts, de publier après *Lélia*, un roman plus rapproché du genre de Walter Scott, mais cette *Quintilia* était avancée dans mon portefeuille et le besoin d'argent ne m'a pas permis de l'y garder plus longtemps. La même raison m'empêche de changer la manière générale du conte ; pour cela il faudrait le recommencer et il n'en vaut d'ailleurs pas la peine. [...] La seule pensée que j'y ai cherché c'est la confiance dans l'amour présentée comme une belle chose, et la butorderie de l'opinion, comme une chose injuste et bête.

J'avais comme vous l'avez très bien aperçu, commencé cette histoire de S[ain]t-Julien<sup>4</sup> dans d'autres vues, et les deux corps se joignaient fort mal. Je l'ai donc retirée pour en faire le commencement d'une historiette toute rustique, et j'ai mis dans la bouche de mon secrétaire intime, dans le courant de son séjour à Montereale, un récit de sa jeunesse, où j'ai tâché de tracer son humeur d'une manière qui s'harmonise mieux avec la suite. Je ne suis pas de votre avis, sur deux choses, d'abord l'amour que Quintilia devrait avoir selon vous pour lui, ensuite l'indulgence qu'elle devrait avoir à la fin. Je crois que dans l'un et l'autre cas, ce serait altérer le caractère étourdi mais probe et ferme que je veux donner à ma princesse. Seulement je profiterai encore de vos objections qui sont bonnes par elles-mêmes. Je me chargerai, moi conteur, ou bien quelqu'un de mes personnages, d'avouer au lecteur que la Cavalcanti

n'est pas sans imprudence et sans tort. C'était bien là mon idée, en la montrant et si sage et si folle, mais votre remarque me prouve que je ne l'ai pas assez expliquée. » (*Corr.*, II, 444-445)

Wladimir Karénine émet l'opinion que la « partie champêtre » enlevée à ce roman devient peut-être le début d'*André*, écrit à Venise mais dont l'action se situe en Berry. La partie ajoutée est fort probablement le récit de la vie passée de Saint-Julien, qui se trouve au chapitre cinq. George Sand a des raisons personnelles pour ne pas modifier le caractère de Quintilia et ne pas pardonner à Saint-Julien.

Il est possible que Sand continue à travailler sur ce roman à Venise, car c'est de cette ville qu'elle écrit à Jules Boucoiran le 28 janvier 1834 :

« Ma santé se raffermie et je travaille passablement. Dites cela à Buloz je vous prie et rassurez-le sur son volume du *Secrétaire intime*. Il l'aura complet certainement avant peu. » (*Corr.*, II, 479)

La préface, datée du 15 mars et probablement écrite à Venise, fut publiée partiellement dans la *Revue des deux mondes* du 1<sup>er</sup> avril.

Après la publication du *Secrétaire intime* en 1834, Sand veut procéder à des changements pour l'édition de 1837, mais elle n'a même pas un exemplaire de son roman et doit en demander plusieurs fois (*Corr.*, III, 661-662 et note, 663, 672). Elle écrit ainsi à Christine Buloz, le 14 mai 1836 :

« Priez Buloz de publier *Simon*, *Leoni*, et *André*, ou *Jacques*, si bon lui semble. Je n'y ferai pas de corrections. Mais qu'il n'aille pas débiter par le *Secrétaire intime*, qui est ce que j'ai fait de plus plat. Je ne suis même pas décidée à le republier... » (*Corr.*, III, 362)

Elle le republie cependant le 22 avril 1837 dans le tome VIII de ses *Œuvres complètes*. Par la suite, elle en parle très peu dans ses lettres, mais il est clair d'après la « Notice » de 1853 et les lettres qu'elle écrit à cette époque que ce roman n'est pas très apprécié de son auteur. Elle envoie ces mots à P.-J. Hetzel le 10 octobre 1853 :

« Dites-moi donc si les notices que je mets au commencement de chaque roman dans l'édition illustrée sont d'une véritable utilité pour la vente. Il y en a qui m'ennuient parce que je ne me rappelle rien des livres qu'elles précèdent, que je n'ai pas le temps de les relire, et qu'en somme, il y en a qui me paraissent si *manquées*, dans le vague de mes souvenirs que je suis tentée de les démolir et de dire à la *pratique* de ne pas les lire. Cela ne ferait pas l'affaire de la vente, mais la vente souffrira-t-elle si je n'en parle pas du tout? Par exemple le *Secrétaire intime* et *Simon*, dont Claye me demande les notices, puis-je sans inconvenient m'en abstenir?

Autre chose sur le même sujet. Est-ce vous qui décidez de l'ordre dans lequel les romans doivent paraître? Ce serait à souhaiter. Ainsi, si l'on fait paraître consécutivement *le Secrétaire intime* et *Simon*, on a tort. Ce sont deux ouvrages de mes plus mauvais, et ils viennent après *Piccinino* qui ne m'a pas paru fameux ces jours-ci en le parcourant... » (*Corr.*, XII, 137)

Sand qualifie donc ce roman de « plat », « manqué », et « mauvais », et elle le réédite pour la même raison qu'en 1834 : le besoin d'argent. Malgré l'opinion obstinée de son auteur, nous sommes cependant d'accord avec beaucoup de critiques qui, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, voient en ce roman un petit chef-d'œuvre du conte fantastique, dont la parenté avec Hoffmann est revendiquée par Sand elle-même.

### **Sand et Hoffmann**

Sand écrit à Sainte-Beuve dans la lettre du 13 novembre 1833 : « ...c'est je le crains un pastiche d'Hoffmann et de moi. » et dans la « Notice » de 1853 : « *Le Secrétaire intime* est une fantaisie sans rime ni raison qui m'est venue en 1833, après avoir relu les *Contes fantastiques* d'Hoffmann. » Mais qu'est-ce que Sand emprunte au juste à Hoffmann?

Hoffmann était très lu par les romantiques ; la traduction des *Contes fantastiques* par Loève-Veimars avait été publiée par Renduel à partir de 1830. Georges Lubin nous signale (*Corr.*, II, 434 n.) que dans la bibliothèque de George et Maurice Sand se trouvent répertoriés les *Contes fantastiques* en trois volumes et les *Œuvres* (Renduel, 1830-33) en 20 volumes sous les numéros 390 et 391. Dans une lettre de septembre 1830 (*Corr.*, I, 713), Sand parle d'une discussion à Nohant au sujet du *Don Juan* d'Hoffmann. Mais Charles Béguin, dans son « Avertissement du traducteur » précédant *le Chat Murr* (Gallimard, 1943), nous rappelle que le XIX<sup>e</sup> siècle connaissait Hoffmann d'une manière fort limitée et qualifie la traduction de Loève-Veimars d'« incomplète et bien édulcorée ». Dans cette traduction il n'y avait ni *le Vase d'or*, ni *la Princesse Brambilla*, ni *le Chien Berganza*. Il semble que, pour George Sand, Hoffmann fût essentiellement Kreisler. Dans *Sketches and Hints*, elle écrit un poème pour Kreisler (Kreyssler), héros malheureux parce qu'il ne peut aimer<sup>5</sup>. Pour Hoffmann comme pour Sand, le maître de chapelle Kreisler est le symbole de l'artiste romantique incompris par la société et perdu dans une petite cour sans importance où il est peu apprécié. C'est ce même aspect que l'on retrouve dans *Aldo le rimeur* de Sand, publié par la

*Revue des deux mondes* le 1<sup>er</sup> septembre 1833. Il est également très tentant de discerner Kreisler dans le protagoniste du *Secrétaire intime*, Saint-Julien. Seul et incompris au milieu de la cour de Quintilia, Saint-Julien ressemble un peu à Kreisler, mais il est secrétaire et non artiste. Il ne crée pas et se contente d'écrire sous la dictée de Quintilia, le véritable artiste de la vie à Montereale.

L'emprunt le plus flagrant à Hoffmann est l'atmosphère de la petite cour de Quintilia. C'est une cour fantastique, évoquant le rêve, où Saint-Julien se demande constamment quelle est la réalité. Mais il faut établir une distinction entre Sieghartsweiler (du *Chat Murr*) et Montereale. Le roman d'Hoffmann satirise la cour imbue d'elle-même ; de plus, des forces mystérieuses et infernales veulent la perte de Kreisler. Tout cela est un peu vrai de Montereale, du moins dans l'esprit de Saint-Julien. Mais Quintilia ne se prête pas si aisément à la comparaison avec le Prince Irénus. Elle est quelquefois capricieuse, mais elle n'est pas prétentieuse, ni pompeuse, et elle pense presque toujours au bien-être de son royaume et de son peuple, contrairement à Irénus qui n'y pense jamais. Il est, de toute façon, impuissant à faire le bien ou le mal. Quintilia, elle, n'est ni impuissante ni ridicule. Elle fait le bien sérieusement, à sa façon.

Néanmoins, cette cour ressemble par certains aspects à la société de Paris. Cet élément de réalité qui fait irruption dans le fantastique, c'est le bavardage, la médisance et la rumeur publique. Sand, qui s'identifie à Quintilia, pense aux critiques auxquelles elle est en butte lorsqu'elle crée une cour où le bonheur dans l'amour ne peut survivre, où la médisance est universelle.

Hoffmann est aussi certainement une des sources de l'obsession entomologique qui caractérise *le Secrétaire*, particulièrement dans la scène célèbre du bal où toute la cour se déguise en insectes. Il nous présente des insectes transformés en êtres humains dans *Maître Floh* ; le roi des gnomes est une grosse mouche dans *l'Enfant étranger* ; et dans *la Fiancée du roi*, il y a toute une procession de légumes. Mais il n'est pas certain que Sand ait lu ces deux derniers contes qui ne se trouvent pas dans l'édition des *Contes fantastiques* ou des *Œuvres* de Loève-Veimars. *La Fiancée du roi* faisait partie de l'édition Toussenet et *l'Enfant étranger* fut traduit par Loève-Veimars, mais publié dans une revue en décembre 1832. Autre source possible de ce bal : Charles Nodier, dont nous savons que George Sand lut *les Œuvres complètes* de 1832. Dans un conte intitulé *Sibylle Mérian*, Marie-Sibylle Mérian, naturaliste, décrit à son petit-neveu Gustave de Rosander un peuple où « tout le monde naît adulte et parfait » et « vêtu ». Il s'enthousiasme pour ce monde et

découvre plus tard qu'il s'agit de celui des insectes.

Le dialogue entre Sand et Hoffmann peut également s'établir pour la structure de l'œuvre.

Dans certains contes d'Hoffmann, surtout parmi les premiers traduits en français dans la collection Loève-Weimars, l'auteur adopte le plan suivant : il crée d'abord une atmosphère inquiétante pour le protagoniste, explore ensuite cette atmosphère, fait naître un dilemme où le héros doit choisir entre les forces du bien et celles du mal (souvent sans comprendre la signification de son choix), puis offre enfin une explication. Cette structure est présente dans *le Majorat*, *le Violon de Crémone*, *le Choix d'une fiancée* et *Mademoiselle de Scudéry*, par exemple. Souvent l'explication n'est pas totale ou, tout au moins, elle ne réduit pas toujours les événements surnaturels à des causes naturelles.

C'est cette structure que nous retrouvons, modifiée, dans *le Secrétaire intime*. Les chapitres I à VI forment la première partie, dans laquelle Saint-Julien devient secrétaire, découvre que la conduite de Quintilia est bizarre et comprend qu'il y a là-dessous un mystère. La plus grande partie du roman est l'exploration de ce mystère qui devient de plus en plus épais et atteint son paroxysme dans la grande scène du bal des chapitres VIII à XI. Dans cette deuxième partie (chapitres VII à XVII), Saint-Julien essaye de comprendre la vie de Quintilia (ses actes, ses paroles) afin de découvrir qui elle est vraiment, quelles sont ses croyances, ses valeurs et tout ce qui la touche. Le résultat de cette exploration est plus ou moins déterminé d'avance étant donné le caractère des deux personnages. Saint-Julien est prude, sérieux et méfiant, et porte des jugements sévères et sans appel, surtout quand il s'agit de questions sexuelles. Élevé par un prêtre, il croit qu'une femme galante incarne le mal absolu. Quintilia est alternativement sérieuse et frivole : elle aime se vouer au bien-être de ses sujets, mais elle a le goût des fêtes et des jolies robes. Cette double personnalité est un mystère pour Julien qui la voit d'abord comme la Vierge Marie et ensuite comme Ève la pécheresse, la femme perdue. Cette dualité, qui avait été représentée dans les romans précédents de George Sand par l'association de deux femmes : Rose et Blanche, Indiana et Noun, Valentine et Louise ou Lélia et Pulchérie, devient dans *le Secrétaire intime* les deux visions contradictoires du caractère de Quintilia dans l'esprit de Saint-Julien. Comme lui, Quintilia porte des jugements sans appel ; mais elle veut avoir un ami qui, malgré les apparences les plus compromettantes, ait une confiance parfaite en sa vertu. Saint-Julien aurait pu devenir cet ami, mais avec sa méfiance et sa sévérité, cela nous semble peu probable.

Dans sa quête, Saint-Julien est aidé par deux guides qui l'entraînent vers le bien ou vers le mal. Galeotto, le beau page que Saint-Julien appelle plus d'une fois « le diable », lui insuffle la méfiance, la jalousie, le mensonge, et fait même de lui un espion. En contrepartie, Spark, le jeune étudiant allemand, guide Julien vers le bien, c'est-à-dire vers la confiance complète en Quintilia et la croyance en sa pureté. Pendant toute la deuxième partie du récit, il y a une lutte entre Galeotto et Spark qui représentent, pour Julien, deux façons de comprendre la conduite de Quintilia. Il est attiré par le charme de Spark qui lui montre les avantages du bien; mais finalement, il est poussé vers sa chute finale par Galeotto qui le fait boire et l'encourage à assaillir sexuellement Quintilia.

Le résultat est la tentative de viol du chapitre XIX, paroxysme du récit. Quintilia repousse Julien qui hésite toujours à croire à sa vertu.

L'explication, qui occupe la dernière partie du roman, aux chapitres XX à XXIV, est donnée dans une prison par Maître Cantharide à l'aide de documents qui prouvent l'innocence de Quintilia et son mariage avec Max.

Cette structure est bien celle d'Hoffmann, mais il y manque un élément: le surnaturel dans le mystère. Dans *le Secrétaire intime*, il y a des passages souterrains obscurs et, du moins dans l'imagination de Julien, des meurtres et un cœur extrait d'un corps vivant. Cependant, tout cet attirail, digne des meilleurs romans noirs d'Ann Radcliffe, n'est nullement surnaturel. Le seul élément surnaturel est l'atmosphère onirique créée par la confusion presque permanente de Saint-Julien qui ne sait pas distinguer le vrai du faux et croit à plusieurs reprises sortir d'un rêve dont tout le royaume de Montereale fait partie. Ce thème capital du contraste entre le rêve et la réalité est renforcé par de nombreuses occurrences de mots tels que: rêve, rêver, rêverie, songe.

### **Les modèles**

Physiquement, Quintilia est essentiellement George Sand. Comme Aurore Dudevant, Quintilia a les yeux et les cheveux noirs, et elle fume le cigare. Elle porte un poignard pour se défendre comme Sand elle-même, quand elle fit la connaissance de Musset lors du fameux dîner. C'est du moins ce que nous laisse entendre Paul de Musset dans *Lui et elle*, quand il prête ces mots à Édouard, personnage représentant son frère Alfred qui décrit ainsi Olympe de B... – William Caze (Aurore Dudevant-George Sand):

« C'est une femme comme je les aime : brune, pâle, olivâtre, avec des reflets de bronze et des yeux énormes... Une toilette qui sentait la femme libre, et surtout un petit poignard suspendu à la ceinture, me donnèrent une idée fâcheuse du goût de la dame. » (p. 41-42, nouvelle édition, Charpentier, 1903)

Cette ressemblance n'échappa pas aux contemporains de George Sand. Ils avaient compris que Quintilia, qui est « virile » et a reçu une éducation d'homme, n'était pas entièrement imaginaire. Ainsi, Balzac écrit à Madame Hanska le 2 mars 1838 au sujet d'une visite qu'il avait faite à Nohant :

« Elle [Sand] est comme un homme de vingt ans, *moralement*, car elle est *chaste, prude*, et n'est artiste qu'à l'extérieur. Elle fume démesurément, elle joue peut-être trop à la princesse, et je suis convaincu qu'elle s'est peinte fidèlement dans la princesse du *Secrétaire intime*. » (cité par Karénine, II, 450)

Renée Winegarten partage également cette opinion : Quintilia ressemble beaucoup à George Sand, mais elle voit aussi l'influence de la princesse Belgiojoso<sup>6</sup>.

Concernant Saint-Julien, le protagoniste du roman, Pierre Salomon, un des meilleurs biographes de George Sand, propose Jules Boucoiran, le précepteur des enfants Sand, comme modèle, parmi d'autres. Le prénom Jules aurait pu inciter George Sand à choisir le nom de Saint-Julien qu'elle appelle simplement « Julien ». Cette opinion est étayée par la lettre qu'elle écrit à Boucoiran le 18 janvier 1833 et où l'on croit entendre Quintilia parler à Saint-Julien :

« Vous me faites des reproches très graves, et qui je crois, mon cher enfant, constituent de votre fait un tort bien plus grave. Vous me reprochez mes nombreuses liaisons, mes frivoles amitiés. Je n'entreprends jamais de me justifier des accusations qui portent sur mon caractère. Je puis expliquer des faits et des actions, des défauts d'esprit ou des travers de cœur, jamais. » (*Corr.*, II, 232-233)

Un autre modèle possible pour la création de ce personnage est proposé par Renée Winegarten, qui voit un rapport entre la biographie de Saint-Julien et celle de Stéphane Ajasson de Grandsagne.

Mais c'est surtout Alfred de Musset qui fournit des sources à la fois littéraires et personnelles au *Secrétaire intime*. Il est certain que pendant tout le temps que Sand écrivait son roman, vraisemblablement d'octobre 1833 à janvier 1834, Musset vivait avec elle à Paris et en Italie. Ils travaillaient côte à côte et lisaient Hoffmann ensemble. C'est pour cette raison que le personnage de Spark, étudiant allemand, se trouve égale-

ment dans *le Secrétaire intime* et dans *Fantasio*, publié dans la *Revue des deux mondes* du premier janvier 1834. Dans le roman de Sand, Spark est sympathique, agréable, charmant, et d'une nature « droite » et « harmonieuse ». Il joue le rôle de confident de Saint-Julien. Le Spark de Musset est aussi sympathique et agréable. Confident de *Fantasio*, il apparaît dans quelques scènes de cabarets. Dans *le Secrétaire*, Saint-Julien discute deux fois avec Spark dans des tavernes. Jean Pommier trouve que le Spark de Sand ressemble à Musset par son goût pour la bière et le tabac.

Cependant les critiques (Jean Pommier, Louise Vincent, Pierre Salomon) s'accordent pour dire que c'est la jalousie de Musset qui inspira la création du personnage de Saint-Julien. On retrouve cette jalousie dans les soupçons du page Galeotto sur la vertu des femmes (Galeotto est jeune et beau comme Musset). Max, le mari souhaité, idéal et sans méfiance, est l'antithèse de Musset. L'automne 1833 au Quai Malaquais apporta, du moins au début, un bonheur à l'écart de la société analogue peut-être à celui de Quintilia et de Max. Cette idée nous a été suggérée par l'exemple de la vie intime que mènent Olympe de B... et Édouard, dans *Lui et elle*, qui refusent l'entrée du salon à tous leurs anciens amis, et par cette lettre du 8 octobre de Sand à Sainte-Beuve :

« Moi je n'espère pas, j'ai blasphémé la nature et Dieu peut-être dans *Lélia*, Dieu qui n'est pas méchant et qui n'a que faire de se venger de nous, m'a fermé la bouche en me rendant la jeunesse du cœur et en me forçant d'avouer qu'il a mis en nous des joies sublimes. Mais la société, c'est autre chose. Je la crois perdue, je la trouve odieuse et il ne me sera jamais possible de dire autrement. Avec cela je ne ferai jamais que des livres qu'on appellera méchants et dangereux et qui le seront peut-être. » (*Corr.*, II, 430-431)

Sand parle de « la jeunesse du cœur » qu'elle retrouve pour aimer Musset et « des joies sublimes » qu'ils ont ensemble. Le contraste entre cette joie et la haine de la société semble indiquer que cet amour doit être protégé. Afin de prolonger ces « joies sublimes », elle invente dans *le Secrétaire intime* le royaume fantastique où l'amour est à l'abri de la société.

### ***Le Secrétaire intime*: mariage de rêve ou rêve de mariage ?**

Depuis *Rose et Blanche*, George Sand cherche en effet une solution au problème que présente le mariage pour la femme. Dans ce roman,

Blanche est une religieuse et Rose, une comédienne. Blanche est forcée de se marier contre son gré, malgré la terreur que lui inspirent son mari et le mariage. Elle en meurt. Rose, qui ne réussit pas à trouver le bonheur dans le mariage, devient religieuse à la place de Blanche. *Indiana* met en scène une autre femme malheureuse qui, elle aussi, a son double dans le personnage de Noun, sa sensuelle sœur de lait. Les deux femmes pensent trouver l'amour avec le même homme, mais Raymond les trahit toutes les deux : Indiana reste pure et malheureuse ; pour Noun, la mort est la conséquence de sa sensualité. Indiana, qui rêve toujours de se libérer de son tyrannique mari, s'échappe de sa prison, risque la mort et triomphe de la tentation du suicide pour finir heureuse loin de la société, dans une île tropicale en compagnie de Sir Ralph Brown. La morale est claire : le bonheur et l'amour ne sont pas compatibles avec le mariage tel qu'il est conçu à cette époque.

*Valentine* va plus loin dans sa protestation en réunissant par l'amour une fille noble et le neveu de son fermier. Mais comme la mère, qui représente la société, fait épouser à Valentine un aristocrate égoïste, le bonheur est impossible pour ce couple. Valentine a pour double sensuel sa sœur Louise qui tente en vain de braver les usages afin de trouver le bonheur. L'héroïne finit par céder à son amant, provoquant ainsi leur mort.

Plus poétique et plus éloignée de la vie quotidienne, *Lélia* traite néanmoins du même sujet à deux niveaux. D'abord sur le plan personnel : comment une femme peut-elle trouver le bonheur dans l'amour sans subir un maître qui la domine et la prive de liberté ? Ensuite sur le plan social : comment le mariage peut-il exister dans le monde actuel ? Le roman soulève ces questions par le truchement de deux héroïnes : la froide (et pure ?) Lélia et la sensuelle (et impure ?) Pulchérie. Dans la version de 1833, le moine Magnus, frustré dans son amour pour Lélia, la tue et le jeune poète Sténio, qui rêvait d'un amour idéal avec Lélia, finit par se suicider après avoir été débauché par Pulchérie.

Il n'est pas surprenant que *le Secrétaire intime* s'attaque aux mêmes problèmes. Cette fois, c'est dans le monde fantastique d'Hoffmann, à mi-chemin entre le monde poétique et irréel de *Lélia* et celui de la société contemporaine vue dans les romans tels que *Valentine, Rose et Blanche* et *Indiana* dans sa première partie. La femme commande dans *le Secrétaire intime* : différence essentielle avec les autres œuvres. Quintilia Cavalcanti, qui gouverne son royaume, est libre de créer un mariage à son goût et une société selon ses conceptions. Son petit monde est partagé également entre le travail (intellectuel et social) et la fête. Son

temps est aussi réparti entre la vie publique exigée par son rôle de princesse et la vie privée auprès de son mari secret. Y a-t-il meilleure solution pour trouver la plénitude et l'indépendance dans la vie publique tout en conservant le bonheur avec un mari qui reste un amant? Mais ce n'est pas Quintilia seule qui invente ce mariage. Généreuse et amoureuse, elle invite Max à gouverner avec elle. C'est lui qui refuse parce qu'il ne veut pas salir son amour par la fréquentation de la cour, qui, malgré la vertu de la reine, est pleine de jaloux et d'intrigants.

Ce mariage est une solution idéale parce qu'il répond à tous les problèmes soulevés dans les romans précédents, mais puisqu'il ne peut exister que dans un monde utopique de rêve, il n'apporte pas de réponse définitive. La situation d'égalité entre les individus peut difficilement s'adapter au commun des mortels qui ne sont ni rois ni hommes de science célèbres. Dans un sens, si le problème individuel ne peut être résolu que par des êtres exceptionnels, Sand ne propose rien de permanent pour aider la femme mal mariée qui lit le roman, et le problème social reste entier. L'ouvrage peut tout au plus amuser la lectrice et la distraire un moment de sa souffrance. C'est le rôle qu'il joue pour son auteur et c'est ce que Sand veut dire quand elle écrit à Sainte-Beuve: « J'ai voulu m'égayer l'esprit, je ne sais pas si j'égayerai le public. » (*Corr.*, II, 434)

### **L'aventure de Julien, « secrétaire intime »**

L'aventure de Louis de Saint-Julien peut être, elle, comprise comme une succession de malentendus. Ce personnage est le secrétaire chargé d'écrire les annonces de Quintilia sous sa dictée. En demandant en plus son amitié, elle le met aussi dans l'obligation d'être l'interprète de sa conduite et de sa pensée intime.

Si claire dans ses énoncés publics, Quintilia reste d'une ambiguïté déroutante dans sa vie intime. Julien la voit tantôt sérieuse, tantôt badine et même frivole. C'est cette ambivalence qui rend sa conduite difficile à interpréter. Mais Julien a de plus constamment l'impression qu'elle mène une autre vie cachée qu'il imagine dépravée, violente et sanglante d'après les rapports mensongers qu'il reçoit des membres de la cour.

Julien, qui ne parvient pas à comprendre Quintilia, se fie à ses deux guides, Galeotto et Spark, avec le résultat malheureux que nous savons.

Dans la scène de la tentative de viol, Julien abandonne son rôle subordonné de secrétaire pour essayer de dominer Quintilia. Le

vocabulaire qu'il emploie (force, vaincre) montre qu'il conçoit cette attaque comme une guerre. Au centre de cette scène, il y a un malentendu essentiel : Quintilia, qui ne croit pas que son ami vienne pour l'attaquer, fait tout son possible pour le calmer et n'écoute pas ses paroles. Les signes d'amitié qu'elle lui donne sont compris par Julien comme les encouragements d'une courtisane. Aussi Julien continue-t-il à essayer de la conquérir. Après bien des tentatives de communication, Quintilia doit se rendre à l'évidence et elle arrête Julien avec son poignard. Mais ce message même n'est pas totalement compris par Julien tant il est égaré par son désir de conquête.

Par la suite, il reçoit d'autres messages sans ambiguïté et bien plus puissants, donnés par les soldats et la prison. Finalement, il les écoute et lit les textes transmis par maître Cantharide ; mais ce n'est qu'après sa dernière rencontre avec Charles Dortan qu'il les accepte totalement. Le changement qui a lieu dans sa vie après son retour en France est la meilleure preuve qu'il a enfin compris Quintilia, mais trop tard pour demeurer son ami.

Les efforts de conquête de Saint-Julien au chapitre XIX ressemblent aux assauts d'un autre Julien : Julien Sorel tentant de séduire Madame de Rénal. Cela nous rappelle que *le Secrétaire intime*, tout comme *le Rouge et le Noir*, est une étude psychologique.

Ce qui était en effet un mystère sumaturel dans le roman d'Hoffmann, le combat opposant les forces du bien à celles du mal, devient un mystèrepsychologique pour George Sand, une lutte morale. Cependant cette lutte n'existe que dans l'esprit de Saint-Julien lorsqu'il essaie de déchiffrer les signes ambigus donnés par la conduite de Quintilia. À la fin du roman, Julien réalise grâce à Cantharide que le plus grand péché de Quintilia est la coquetterie et peut-être le manque d'intérêt pour tout ce qui n'est pas son mari.

Tout comme *Le Rouge et le Noir*, *Le Secrétaire intime* est un roman d'apprentissage dans la lignée du « Bildungsroman » de Goethe. Quand il comprend enfin la leçon de Quintilia, Saint-Julien adoucit son caractère méfiant et devient tolérant et confiant ; il retrouve ainsi l'intimité qu'il avait perdue avec sa mère. Ensuite il se marie et devient raisonnablement heureux parce qu'il n'est ni trop jaloux ni trop méfiant.

Dans le roman d'apprentissage qu'est *Le Secrétaire intime*, Julien passe presque un an comme secrétaire de Quintilia à apprendre peu à peu une grande leçon : comment vivre dans la réalité. Mais il est intéressant de remarquer qu'il reçoit cette leçon dans un royaume imaginaire inspiré des *Mille et une nuits* (ouvrage mentionné dans le récit), qui

contraste on ne peut plus avec le monde où il va mettre à profit la leçon. C'est un « Bildungsroman » antiraciste, aux antipodes de la tradition de Balzac ou Stendhal. C'est Julien Sorel transformé en Saint-Julien.

*Lucy M. Schwartz*

#### Sigles utilisés

*RDM*: *Revue des deux mondes*

*Corr.*: *Correspondance* de George Sand, éditée par Georges Lubin, 26 volumes (Classiques Garnier)

#### NOTES

1. Quintilia Cavalcanti est le nom de l'héroïne du *Secrétaire intime*. Dans *Œuvres autobiographiques*, II, 1431, Georges Lubin signale une liste de noms dans *Sketches and Hints* qui inclut « Quintilia » et « Cavalcante ». Le nom de Cavalcanti vient, peut-être, du conte *Salvatore Rosa* de Hoffmann où l'on trouve un « Andra Cavalcanti » (*Contes fantastiques*, Renduel, 1830, II, 156).
2. Georges Lubin signale (*Corr.*, II, 433, note) que *le Secrétaire intime* est le titre définitif, écrit au-dessus de *Quintilia Cavalcanti* raturé dans la lettre du 13 novembre. Georges Lubin exprime l'opinion que le titre vient d'un chapitre de Capo de Feuillide, intitulé *le Secrétaire intime*, dans *Chroniques du café de Paris*, publié anonymement en août 1833.
3. Ce traité est daté 1832, mais au-dessus il y a la date 1833 au crayon de la main de Buloz. Nous sommes convaincus par les arguments de Georges Lubin pour adopter la date de 1833 (*Corr.*, II, 443 et note).
4. C'est le héros du roman qui est « le secrétaire intime » de Quintilia Cavalcanti. Georges Lubin suggère que le nom de Saint-Julien peut avoir été inspiré par la première femme de son grand-père, née Bolliard de Saint-Julien, ou par René de Saint-Julien, membre d'une noble famille de La Châtre. (Voir *Corr.*, II, 445, note)

5. *Œuvres autobiographiques*, II, 594. Pierre Reboul pense que ce poème s'adresse à Jules Sandeau, dont il évoque l'impuissance, voir son « Introduction » à *Lélia* (Garnier, 1960, p. XLVIII).
6. *The double Life of George Sand, Woman and Writer: A Critical Biography* (New York : Basic Books, 1978), p. 132.